

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 39

Artikel: Tout pour l'homme, rien pour la femme
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177289>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Faut-il avoir de l'audace
Pour adresser des leçons,
Et morigéner en face
Ces honorables garçons ?
Quoi, Monsieur le directeur,
Vous ternissez leur honneur !
A genoux ! etc.

Le fils de la Germanie
Aime à caricaturer ;
Plus d'un peintre de génie
Commence ainsi son métier !
Et vous le traitez d'enfant,
S'il exerce son talent !
A genoux ! etc.

Si le soldat à l'école,
Veut badigeonner le mur,
Qu'on le mette à la geôle,
Car il faut le mener dur !
Mais à l'Université,
Respectons la liberté !
A genoux ! etc.

Ils conservent d'âge en âge
Le noble délassement,
De se couper le visage
Pour un mauvais compliment !
Au lieu de les empêcher
D'aller entr'eux s'embrocher,
A genoux ! etc.

De leurs façons cavalières
Que nul ne soit mécontent
Ou sinon de leurs rapières
Ils montrent pointe ou tranchant !
Oui, Messieurs les professeurs
Au lieu de faire aux censeurs !
A genoux ! etc.

MARC MARGUERAT.

Tout pour l'homme, rien pour la femme.

C'est avec vous, chères lectrices, que je veux m'entretenir ; c'est à vous qu'appartient aujourd'hui la place réservée à ma chronique, à mes causeries. — Arrivons au fait.

Vous savez que l'être à la fois le plus égoïste, le plus séducteur, le plus ingrat, le plus inconstant, le plus exigeant c'est..... faut-il le nommer ce monstre?... c'est l'homme !

Et dire que Dieu a mis dans les mains de ce despote, pour être exposé à ses caprices, à ses dures volontés, l'être le plus doux, le plus aimable, le plus compâtissant, le plus patient, le plus innocent, le plus vertueux, la femme, l'adorable femme !...

Maudissez avec moi, chères lectrices, maudissez la société moderne, maudissez ce qu'on appelle la civilisation avec ses mœurs, ses passions et ses goûts dépravés.

Vous vous unissez par les liens du mariage à cet homme qui vous témoigne tout le dévouement, tout l'amour dont il est capable ; toujours à vos côtés, suivant tous vos pas, adorant vos regards, il semble ne

respirer, ne penser, ne vivre que par vous. Vous allez couler des jours heureux, vous serez aimée, vous aurez pour passer le fleuve de la vie un ami fidèle, assidu..... chut ! ne vous bercez pas de folles espérances, la société moderne est là qui guette votre époux comme un larron qui convoite un trésor ; cette perfide va vous l'enlever furtivement et l'emporter au milieu de ses séductions.

De charmants cafés s'ouvrent à lui ; des conversations variées y entretiennent la gaieté ; des bancs recouverts de maroquin retiennent votre cher mari dans leurs molles profondeurs, et le vin, le jeu, le cigare lui font oublier les douceurs et les devoirs de l'hyménée. Tandis que vous, cloîtrée à la maison, entourée d'enfants exigeant des soins incessants, vos jours sont remplis par le travail et les mille préoccupations qui n'abandonnent jamais une mère tendre et dévouée. — O injustice du sort !

La société moderne, les mœurs d'aujourd'hui, ont pour votre époux bien d'autres dangereux attraits, pauvre femme. Dans notre pays, les fêtes abondent ; chaque dimanche retentissent de tous côtés le canon, la grosse caisse, le cor, le trombone, la clarinette et le violon ; partout des abbayes, des sociétés de tir. Pour la bonne façon, il faudra donc que votre mari ait une carabine. Les prétextes ne lui manqueront pas pour vous convaincre qu'il est de toute nécessité qu'il soit membre de ces diverses sociétés, car elles sont, dit-il, la source de relations très favorables à son commerce, à son industrie ; mais il ne vous dira jamais qu'elles lui fournissent l'heureuse occasion d'assister à de joyeux banquets, à de copieuses libations, et de se laisser entraîner à ces mille petits péchés qu'à vos yeux il feindra de dédaigner. — Lorsqu'il rentrera au domicile conjugal où vous êtes clouée, gardez-vous bien de lui témoigner le moindre mécontentement, accueillez-le au contraire avec un gracieux sourire et demandez lui s'il a eu bien du plaisir, car autrement il se fâcherait, il vous accuserait d'égoïsme : l'homme ne peut être esclave, c'est en allant et en venant qu'il fait ses affaires ; la position sociale de la femme ne peut être comparée à la sienne. Du reste, il aura soin, à son arrivée, d'étaler à vos yeux les prix qu'il dit avoir obtenus par son adresse au tir ; quelque mauvaise vaisselle, quelque service plaqué, achetés peut-être sur son passage, pour ne pas rentrer les mains vides. — Avalez encore cette pillule et soyez soumise, charmante fille d'Eve.

Si des événements politiques surviennent, ne faut-il pas encore que le *papa* y participe ; il ne peut négliger ses devoirs de citoyen. Aujourd'hui une assemblée populaire, demain des élections, après-demain conversation sur le résultat, autour de la bouteille ; toujours des motifs pour s'éloigner de vous et vous laisser croupir au foyer. Mais point de murmures, vertueuses épouses ; gardez un respectueux silence devant les intérêts de la patrie !

Et le service militaire, mesdames, je n'ose vous en parler qu'en tremblant. Lorsque l'homme a endossé l'habit d'uniforme, il n'existe plus pour vous ; prenant son petit air crâne, enjoué, et mettant à part toute timidité, il marche de conquête en conquête ; c'est l'affaire du soldat. Et les propos de caserne, et l'œil de cantinières, et la vie de famille oubliée dans le tumulte des camps !... Et dire que vous devez vous résigner, vous estimer heureuses de porter le nom de celui pour qui le fusil est un jouet, les marches forcées des promenades, de ce héros qui exterminerait comme des moucheron tous les Cosaques qui tenteraient de venir profaner les rives de notre beau Léman.

Vous parlerai-je de tant d'autres privilèges dont l'homme est favorisé, vous dirai je combien le sort vous est peu favorable et comme les quelques douceurs passagères dont vous jouissez, ne sont pour vous que le prélude de souffrances et de déceptions ! Et ce même homme qui critique chaque jour en philosophe la traite des noirs, a toujours sous son toit une pauvre esclave blanche !... Je m'arrête, je suis indigné.

Souvenez-vous cependant, chères lectrices, que vous avez contre l'homme des armes terribles et que vous savez manier habilement.

Sur ce, je termine, en vous demandant la permission d'examiner plus tard le revers de la médaille.

L. M.

VARIÉTÉ.

Le professeur de calligraphie.

— M. Schopmann ?

— C'est ici.

Et la vieille servante m'introduisit dans une pièce un peu nue ; toutes les parois étaient ornées non de gravures, mais de spécimens d'écritures les plus incroyables et les plus variées. Il y avait l'histoire de Napoléon en fine anglaise, qui représentait assez exactement les contours du grand homme. Il y avait un épithalame en bâtarde, figurant à merveille deux colombes qui se becquetaient.

Et M. Schopmann entra.

— Vous êtes maître d'écriture, lui dis-je, après les salutations d'usage.

— Monsieur, répondit-il d'un ton grave et compassé, permettez-moi de vous faire observer que vous employez deux termes impropres. On dit bien maître d'armes, maître de danse, maître de musique, mais comme notre art est une profession libérale, nous portons le nom de professeurs. En outre, le mot d'écriture désignait les barbouillages de nos prédécesseurs ; aujourd'hui (et son œil se dirigeait vers les parois), cette science a fait des progrès immenses ; c'est pour quoi on l'appelle calligraphie.

Je hasardai une objection. — Cependant, ceux qui enseignent les langues, les mathématiques, etc., sont

très-flattés de ce titre de maîtres, qui n'a rien d'humiliant. Et.... vous savez le grec ?

— Sans doute.

— Calligraphie signifie belle écriture, en sorte que les deux expressions reviennent parfaitement au même.

— Monsieur, vous vous êtes sans doute imaginé que le professeur de calligraphie, ou le maître d'écriture, comme vous le disiez tout à l'heure, est un homme borné, dont les connaissances ne s'étendent qu'aux pleins et aux déliés. Vous faites erreur, monsieur. La calligraphie touche aux sciences de l'ordre le plus relevé ; à la littérature et à la philosophie, par la composition des modèles ; à la grammaire, par l'orthographe ; aux mathématiques, par la supputation des hauteurs et des distances ; à l'anatomie, par la connaissance des os et des muscles de la main ; à la mécanique, par la manœuvre de la plume et du canif ; à la morale, par la régularité des jambages. Je pourrais, monsieur, prolonger cette explication ; elle démontre nettement l'importance de la calligraphie, et sa connexion intime avec les idées du monde immatériel.

En effet, j'étais convaincu. J'exposai le but de ma visite, après quoi je quittai M. Schopmann.

J'eus dès lors mainte occasion de mieux apprécier ce singulier logicien.

C'était l'homme entre deux âges de Lafontaine, non point tirant sur le grison, mais doué d'une belle chevelure blonde. Il n'avait pas non plus jugé qu'il fût saison

De songer au mariage.

Un professeur de calligraphie ne peut songer à l'amour. La calligraphie est trop absorbante ; un cœur qu'elle possède ne saurait se donner encore. Vivant pour la science, M. Schopmann avait renoncé aux douceurs de la famille ; seul, au milieu de ses plumes et de ses modèles, il coulait des jours heureux ; chaque arabesque, chaque fioriture se reliait pour lui à quelque idée supérieure ; la calligraphie était son microcosme, et il n'abandonnait qu'avec peine ses spéculations philosophiques pour rentrer dans le domaine matériel.

Cependant, le bienheureux M. Schopmann était d'une susceptibilité étrange ; un mot, un signe qu'il ne comprenait pas, il les interprétait dans un sens fâcheux. Aussi, en société, on le trouvait parfaitement désagréable ; et lui, mal à l'aise au milieu de ses semblables, allait bientôt rejoindre ses chers amis les pleins et les déliés, qui ne se permettaient jamais la moindre plaisanterie à son endroit, et avaient pour lui tous les égards dûs à leur seigneur et maître.

Il est mort l'autre jour. La veille il a fait son épithame en belle écriture moulée :

Ci gît Schopmann. professeur de calligraphie. Toute sa vie il évita les liaisons dangereuses ; il écrivait comme un ange et mourut idem.

J. C. L. B.